



FICHE/FILM

# A TOUCH OF EVIL *La soif du mal*

d'Orson Welles

VO patchwork  
du 29 janvier au 11 février

## A touch of evil

*La soif du mal*

d'Orson Welles

USA 1957-58

durée : 1h.35

Scénario: Orson Welles

avec :

Orson Welles

Charlton Heston

Janet Leigh

Marlène Dietrich...

Orson Welles a adapté pour l'écran un lamentable petit roman policier publié en français sous le titre *Manque de pot* en simplifiant à l'extrême l'imbroglia criminel jusqu'à le faire coïncider avec son canevas favori: le portrait d'un monstre paradoxal, interprété par lui, à la faveur duquel se dessine la plus simple des morales, celle de l'absolu et de la pureté des absolus. Génie capricieux, Orson Welles prêche pour sa paroisse et semble nous dire en clair: je m'excuse d'être un salaud, ce n'est pas ma faute si je suis un génie, je me meurs, aimez-moi.

Comme dans *Citizen Kane*, *The Stranger*, *Les Ambersons* et *M. Arkadin*, deux personnages s'affrontent, le monstre et le sympathique jeune premier. Il s'agit, en rendant le monstre de plus en plus... monstrueux et le jeune premier de plus en plus sympathique, de nous amener tout de même, finalement, à verser une larme virtuelle sur le cadavre du monstre prestigieux; le monde ne tolère pas l'exception mais l'exception, fût-elle néfaste, est l'ultime refuge de la pureté. Heureusement, le physique d'Orson Welles semble lui interdire d'incarner Hitler mais qui nous prouve qu'un jour il ne nous obligera pas à pleurer sur le destin de Herman Goering?

Orson Welles s'est donné ici le rôle d'un policier brutal et avide, un as de l'enquête, très réputé. Comme il n'est mû que par sa seule intuition, il démasque les meurtriers sans avoir besoin de preuves. Mais l'appareil judiciaire, composé de médiocres, ne peut condamner un homme sans preuves. Aussi, l'inspecteur Quinlan— c'est Welles — s'est-il habitué à fabriquer des preuves, à susciter de faux témoignages pour faire triompher son point de vue, pour faire triompher la justice.

Après l'explosion de la bombe dans la voiture, il suffit qu'un policier américain en voyage de noces (Charlton Heston) vienne s'immiscer dans l'enquête pour que tout aille de travers. Une lutte féroce s'engage donc entre les deux policiers. Charlton Heston *trouve* des preuves contre Orson Welles tandis que celui-ci *fabrique* des preuves contre lui; bientôt, et après une séquence délirante dans laquelle Orson Welles nous prouve qu'il adapterait les romans de Sade comme personne, la femme de Charlton Heston est trouvée dans un hôtel, nue et droguée, apparemment responsable du meurtre d'Akim Tamiroff, tué en réalité par l'inspecteur Quinlan qu'il assista naïvement dans cette mise en scène démoniaque.

Comme dans *M. Arkadin* le personnage sympathique est amené à commettre une bassesse pour perdre le monstre: Charlton Heston enregistre sur un magnétophone les quelques phrases décisives, *preuves suffisantes* pour abattre Welles. L'esprit du film se résume très bien dans cet épilogue: le mouchardage et la médiocrité ont triomphé de l'intuition et de la justice absolue. Le monde est affreusement relatif, approximatif, malhonnête dans la pratique de sa morale, impur dans son équité.

Si j'ai employé plusieurs fois le mot monstre, c'est pour mieux souligner le caractère féérique de ce film et de tous les films de Welles. Tous les cinéastes qui ne sont pas des «poètes» recourent à la psychologie pur donner le change et le succès commercial des films psychologiques peut sembler leur donner raison. *Tout grand art est abstrait* a dit Jean Renoir et l'on n'atteint pas l'abstraction en passant par la psychologie, au contraire. Par contre, l'abstraction débouche tôt ou tard sur la morale, sur la seule morale qui nous préoccupe, celle sans cesse

L E F R A N C E

inventée et réinventée par les artistes.

Tout cela recoupe très exactement le propos d'Orson Welles: aux médiocres les preuves, aux autres l'intuition. Voilà la source du grand malentendu et si le comité directeur du Festival de Cannes avait eu la sagesse d'inviter *Touch of Evil* plutôt que *The Long hot Summer* de Martin Ritt (où Welles n'est qu'acteur), le juge aurait-il eu la sagesse d'y voir précisément toute la sagesse du monde?

*Touch of Evil* nous réveille et vient nous rappeler que parmi les pionniers du cinéma il y eut Méliès, il y eut Feuillade. C'est un film magique qui nous fait penser aux contes de fées: La Belle et la Bête, Le Petit Poucet et aux fables de La Fontaine. C'est un film qui nous humilie un peu parce qu'il est celui d'un homme qui pense beaucoup plus vite que nous, beaucoup mieux et qui nous jette à la figure une image merveilleuse alors que nous sommes encore sous l'éblouissement de la précédente. D'où cette rapidité, ce vertige, cette accélération, cette ivresse.

Qu'il nous reste toutefois suffisamment de goût, de sensibilité et d'intuition pour admettre que cela est grand et que cela est beau. Si des confrères critiques s'avisent de chercher des preuves contre ce film qui est une *évidence d'art* et rien d'autre, nous assisterons au spectacle grotesque de lilliputiens critiquant Gulliver.

François Truffaut: Les films de ma vie

Kane, George Minifer Amberson, Michel O'Hara, Macbeth, Othello, Arkadin sont tous plus ou moins, à des titres divers, condamnés par notre justice, notre intelligence, notre cœur même, mais nous sentons bien aussi qu'ils échappent à notre jugement et implicitement le jugent. A cette galerie de héros ambigus, il faudrait naturellement ajouter ceux, virtuels, des films que Welles aurait voulu tourner, et d'abord le capitaine Achab de *Moby Dick*. On ne s'étonnera donc pas si Don Quichotte lui tenait à cœur, puisque la dualité fondamentale de la vie morale s'y exprime physiquement dans la dualité des protagonistes, le Chevalier et Sancho Pança. Ce n'est pas un hasard si le personnage qui a le plus sûrement popularisé Welles comme acteur est celui d'Harry Lime. Bien qu'il ne paraisse que dix minutes, Welles polarise évidemment toute la signification morale du *Troisième homme* comme la limaille de fer sur le

spectre de l'aimant. C'est à la lumière d'Harry Lime qu'il faut aussi comprendre Hank Quinlan, mais je n'ose dire que la dialectique du bien et du mal est ici plus parfaite et plus audacieuse, car la beauté d'Harry Lime, sa splendeur d'archange l'auréolait déjà d'un prestige quasi surhumain. Quinlan, cette fois, n'a rien pour lui. Ancien alcoolique qui suce des bonbons pour résister à la tentation du whisky, laid, obèse, l'archange n'est plus qu'un pauvre diable et son génie dérisoire s'applique à la moins noble des tâches. Welles, cette fois, ne donne aucune chance à son héros, il sait que le public le condamnera. Le mal qu'il commet est même sans prestige. Ce n'est plus sur la beauté qu'il plaide pourtant, mieux que l'innocence: une secrète supériorité. Sachons pourtant la discerner et arrêter par le veto de notre seule voix le cours d'une impossible justice.

André Bazin Orson Welles

### Filmographie:

- Hearts of Age (film non commercial, 1934)
- Citizen Kane (Citizen Kane, 1941)
- The Magnificent Ambersons (La splendeur des Amberson, 1942)
- It's All True (inachevé, 1942)
- The Stranger (Le criminel, 1946) - Macbeth (Macbeth, 1948)
- The Lady from Shanghai (La dame de Shanghai, 1948)
- Othello (Othello, 1952)
- Confidential Report/Mr. Arkadin (M.Arkadin 1955)
- Touch of Evil (La soif du mai, 1958)
- Don Quixote (inachevé, 1959)
- The Trial (Le procès, 1963)
- Chimes at Midnight (Falstaff, 1966)
- The Immortal Story (Une histoire immortelle, 1967)
- F for Fake (Vérités et mensonges, 1974)
- Filming Othello (Filming Othello, 1979).